

MADELEINE COLLINS

Télérama¹



Être quelqu'un d'autre, qui n'en a jamais rêvé? Judith y parvient : elle a une double vie. Traductrice de haut vol, elle vit à Paris, en compagnie d'un chef d'orchestre réputé, et de leurs deux garçons. Mais, auprès de son mari, lui-même fort occupé, elle prétexte des conférences un peu partout en Europe, pour rejoindre, à Genève, un autre homme, Abdel, et une fillette. Cette deuxième vie est plus instable. Abdel, qui sait tout, semble lui reprocher son attitude et son attachement trop grand à la fillette.

On est d'abord intrigué, car certaines pièces du puzzle manquent. À mesure qu'elles se placent, on comprend que cette double vie cache une part de folie. C'est un pari lui-même un peu fou mais réussi que le réalisateur Antoine Barraud (*Les Gouffres, Le Dos rouge*) entreprend avec ce thriller

fondé sur une escalade haletante, où l'héroïne se trouve en mouvement permanent. On la voit composer avec talent, escamoter finement. On la voit aussi s'agripper à un fil de plus en plus fragile.

Pour cette fuite en avant, il fallait une actrice qui sache se montrer séduisante, perverse, inquiétante et suffisamment attachante pour que le spectateur tremble avec le personnage devant la perspective d'être démasqué. Virginie Efira fait cela à merveille, donnant l'impression que les autres sont aussi fous, ou flous, qu'elle. Sophistiqué et élégant, *Madeline Collins* prône l'idée qu'aucune identité n'est stable, que chacun joue plusieurs rôles. C'est, en soi, un éloge de la fiction. — **Jacques Morice**

MADELEINE COLLINS LA CROIX

La double vie de Virginie

— Dans *Madeleine Collins*, ce thriller hitchcockien qui assume ses références à *Vertigo*, Virginie Efira incarne avec finesse la personnalité trouble d'une femme à la double vie dont l'identité se fissure sous le poids de ses mensonges.

Il y a dès le départ un mystère dans *Madeleine Collins*. Ou plutôt deux. D'abord une scène d'ouverture, située avant le générique, dont on se demande pendant tout le film quel rapport elle a avec l'histoire. Ensuite le titre. Qui est cette Madeleine Collins dont le personnage n'est jamais évoqué ? C'est tout l'art du réalisateur Antoine Barraud de semer ainsi les pièces d'un puzzle que le spectateur doit patiemment assembler, chaque scène fournissant un nouvel indice, pour parvenir à restituer le tableau d'ensemble de la situation. De ce point de vue, le cinéaste assume clairement la veine du thriller hitchcockien, jusqu'à emprunter au chef-d'œuvre du maître, *Vertigo* (*Sueurs froides* en VF), le thème de la femme double.

Elle est incarnée ici par Virginie Efira dont la blondeur faussement glacée à la Kim Novak va très vite laisser entrevoir les fêlures. Judith

est une traductrice internationale qui mène une double vie. En France, elle est la femme d'un chef d'orchestre célèbre, Melvil, et mère de deux garçons, qui vit une existence bourgeoise et mondaine. En Suisse, où elle se rend chaque semaine, elle retrouve Abdel, un transporteur routier et leur fille Ninon avec lesquels elle partage un quotidien ordinaire et aimant. Elle semble tout contrôler, y compris son apparence, changeante selon les circonstances. Jusqu'à ce que ce fragile équilibre vacille sous le poids du mensonge et la fasse douter de sa propre identité. Car derrière cette banale situation d'adultère, et c'est là toute l'intelligence du scénario, se cache un secret, un trouble à la source duquel le film va nous faire remonter.

Plus classique dans sa forme que les précédentes réalisations de ce cinéaste à l'univers original (*Les Gouffres*, *Le Dos rouge*), le film séduit par l'habileté d'une construction qui ne cesse d'ouvrir de nouvelles portes au fur et à mesure de l'avancée du récit, obligeant le spectateur à se poser de nouvelles questions. Mais il repose avant tout sur l'interprétation tout en finesse de Virginie Efira. Qu'elle nous mette à distance de son per-

sonnage par sa manière retorse de toujours retomber sur ses pieds, quitte à manipuler son propre fils, ou au contraire nous bouleverse lorsque dans une magnifique scène à l'Opéra son visage laisse peu à peu apparaître toute l'étendue de son désarroi intérieur, l'actrice joue à merveille de ses identités multiples. Et confirme, dans un rôle proche de celui qu'elle interprétait dans *Sibyl*, de Justine Triet, qu'elle peut aborder tous les registres, jusqu'à celui de la folie.

Autour d'elle, la présence de Valérie Donzelli en cantatrice un brin illuminée ou de l'Israélien Nadav Lapid, inquiétant faussaire, tous deux réalisateurs eux-mêmes, ajoute au trouble d'un film qui semble tendre un miroir à peine déformé à la propre fabrique du cinéma et à ses faux-semblants.

Céline Rouden

Le film séduit par l'habileté d'une construction qui ne cesse d'ouvrir de nouvelles portes au fur et à mesure de l'avancée du récit, obligeant le spectateur à se poser de nouvelles questions.

MADELEINE COLLINS

CAHIERS DU CINEMA

Au cours d'une de ces ekphrasis qui ponctuent *Le Dos rouge* (2014), précédent film d'Antoine Barraud, Bertrand Bonello et Jeanne Balibar, à la recherche de peintures « monstrueuses » au Louvre, remarquent l'inquiétante similitude entre les personnages des *Deux Sœurs* de Théodore Chassériau ; ils notent une monstruosité inhérente au double, au deux-en-un, à ce qui met en crise l'unicité. Sous ses apparences de thriller conventionnel, *Madeleine Collins* explore cette analogie via l'histoire d'une identité double, celle de Judith (Efira), qui tente désespérément de conjuguer deux vies de familles, l'une en Suisse, l'autre en France. Or, le mensonge n'est pas chose légère, et la trajectoire de l'héroïne témoigne plutôt de sa parenté avec la folie. Véritable actrice, Judith trompe au moyen d'un travestissement de tout son être, au point où le mensonge devient une vérité alternative,

une réalité potentielle. Ainsi, son plaidoyer en faveur de l'émancipation féminine, pour justifier ses prétendus voyages d'affaires auprès de son mari, montre une femme ne faisant qu'un avec son rôle. Judith est victime de son talent de dissimulation : la jubilation éprouvée à ne plus être soi, la liberté permise par l'identité plurielle côtoient l'aliénation quand il n'y a plus de vrai pour contredire le faux. Peu à peu, débarrasser la table ou ramasser des jouets deviennent des gestes maternels automatiques, inhabités. Une scène agit comme un tournant : Nadav Lapid y joue Kurt, faussaire produisant les faux-papiers de Judith, qu'il somme de le regarder dans les yeux. Elle repère alors une tache dans son iris : moment de bascule en ce qu'elle s'ouvre à une altérité réelle, par-delà ses alias –, réalité infime par la taille, mais d'autant plus belle qu'elle est filmée dans le regard d'un cinéaste. Valentine Guégan

MADELEINE COLLINS

PREMIERE



Qui a deux femmes perd son âme, qui a deux maisons perd la raison, prétend l'adage. Judith en est l'illustration féminine en menant une double vie en Suisse et en France, entre Melvil et Abdel. Jusqu'à ce que cet équilibre précaire se fragilise. Loin d'une banale variation autour de l'adultère, le film d'Antoine Barraud se vit comme un thriller hitchcockien haletant, porté par une Virginie Efira au sommet.

Virginie Efira, impressionnante

Une histoire de double vie amoureuse construite tel un puzzle pour donner naissance à un beau thriller passionnel.

Antoine Barraud aime distiller du fantastique dans l'apparente banalité du quotidien. Dans *Les Gouffres*, ce fantastique enveloppait une chercheuse happée par la proximité du vide au fil de son exploration d'une cavité rocheuse. Dans *Le Dos rouge*, il naissait dans l'esprit d'un cinéaste se perdant dans la préparation d'un film sur la monstruosité. Le tout sans effet, avec le goût du jeu de pistes cérébral et le talent pour le mener à son terme. **Madeleine Collins** emprunte le même chemin mais Barraud y franchit un nouveau cap en signant son film le plus grand public, sans pour autant lui pré-mâcher les choses. Son intrigue se construit tel un puzzle pour tenter de saisir ce qui se passe dans la tête de son héroïne dont on va comprendre qu'elle mène une double vie amoureuse. Entre la Suisse et la France. Entre Abdel avec qui elle élève sa petite fille et Melvil, avec qui elle a eu deux garçons. Avant que peu à peu le piège se referme sur elle et que la poursuite de ses mensonges doive passer par une fuite en avant. Barraud n'aborde jamais son sujet sur le terrain de la morale mais nous le fait vivre dans la tête de cette femme qui a elle tout parfaitement compartimenté. Il ne cherche pas à expliquer ce va-et-vient, il épouse sa folie dont on ne sait jamais si elle est douce ou manipulatrice. Ce personnage border line tout en intériorité nécessitait une actrice toute en nuances et puissance tranquille. Virginie Efira ne pouvait pas être un meilleur choix tant elle s'y montre magistralement fascinante.